



LA

LANTERNE

Vol. I. MONTREAL, 4 MARS, 1869. No. 25

Jeunes gens, ouvrez les yeux. Vous qui avez vingt ans, regardez.

Je ne m'adresse pas aux autres, ils n'ont su rien voir, ni rien empêcher, ou s'ils ont vu, leur regard était trop faible pour mesurer l'abîme où nous croulions, leur bras trop mou pour nous y arracher.

Je vous parle à vous qui êtes l'avenir, pour vous j'ouvre le rideau.



Où sommes-nous? quel est ce pays où nous vivons? quel nom a-t-il parmi les hommes? que signifions-nous?

A toutes ces questions, une réponse dans un seul mot. Le néant.



A Québec un parlement qui siège, qui s'ajourne, qui vote, et qui ne pense pas.

Machine à dire *oui* toujours, mue par un seul et même ressort, le *Il le faut* des ministres.

Et que sont ces ministres! Eux-mêmes des instrumens, bâtons qui battent la mesure des airs de cantiques.

Il a fallu un parlement local pour démontrer notre infériorité, notre insignifiance, notre nullité.

Ces représentans, que sont-ils? Une seule chose: ils sont l'image d'une ombre qui est nous, Canadiens-Français.



Hier, la ville de Montréal élisait ses conseillers municipaux.

On vit alors des vieillards près de la tombe donner en tremblant leurs votes payés.

Dans un quartier exclusivement canadien, un anglais a failli être élu.

Je ne m'occupe point de la nationalité du candidat, et je serai très-heureux le jour où l'on élira indifféremment un anglais, un irlandais, ou un canadien, mais remarquez qu'un pareil exemple ne se voit pas chez les autres races.

Quel est le canadien qui oserait se présenter à des électeurs anglais?

Si cet homme existait, de quel œil le verraient-ils?

“ Nous! nous faire représenter par un homme de la race inférieure! Nous! descendus assez bas pour ne pouvoir trouver chez nos propres nationaux un seul homme qui nous représente! Ah! jamais, ce n'est pas nous qu'on humiliera ainsi.”



Où les Anglais ne sont pas descendus et ne descendront pas, nous, nous y sommes depuis longtemps.

On a dit que nous étions la race inférieure.

Il n'y a pas de race inférieure, mais il y a dans le monde un peuple qui fait tout en son pouvoir pour démontrer que cette race existe, et ce peuple, c'est nous, et cette race, ce serait la nôtre.



Par quelle suite de chûtes, par quels abaissements successifs, par quelles déchéances de plus en plus profondes en sommes-nous venus à ne plus compter sur notre propre sol, à n'être plus rien, même à nos propres yeux ?

Pourquoi ? Voilà le mot répété déjà bien des fois depuis quelques années, grand nombre de gens soupçonnent le *parce que*, mais il leur fait peur.

A moi il appartient de le dire.

Nous ne sommes plus un peuple, parce que depuis un quart de siècle nous avons abdiqué entre les mains des prêtres toute volonté, toute conduite de nos affaires, toute idée personnelle, toute impulsion collective.

Cet abandon, cette abstraction de nous-mêmes a été poussée si loin qu'aujourd'hui elle est devenue notre nature d'être, que nous n'en concevons pas d'autre, que nos yeux sont fermés à l'évidence, que nous n'apercevons même pas le niveau d'abaissement où nous sommes descendus, et que nous considérons comme une bonne fortune unique de n'avoir plus la charge de nos destinées.



Les prêtres individuellement peuvent être d'excellents hommes, tout comme les autres, mais du jour où ils s'immiscèrent dans les affaires humaines, ils voulurent les diriger exclusivement, et ils devinrent le fléau des peuples.

Leur principe est l'absolu ; ils n'admettent donc pas que rien ne se modifie.

A chaque expérience nouvelle, à chaque démenti des faits, à chaque démonstration de la science, devant la vérité éclatante et irrésistible, ils opposent l'impérieux et aveugle *non possumus*.

Non possumus, nous ne pouvons pas.

S'ils ne peuvent pas, s'ils ne comprennent pas que les idées, que les lois, que les institutions se perfectionnent et s'épurent par la liberté, ils ne sont pas dignes de commander aux hommes.



Il faut jeter aujourd'hui un regard sur le monde.

Je ne parlerai pas de l'Espagne où, il y a trois mois à peine, on ne concevait même pas que les protestans pussent avoir un temple à eux ; je ne parlerai pas de l'Italie étouffée depuis des siècles sous l'épais capuchon des moines, où les caractères sont éteints, où toute régénération semble impossible, si ce n'est par un radicalisme qui ne comptera pas les plaies et ne s'effraiera pas de la grandeur des sacrifices ; je ne parlerai pas du Pérou, du Mexique, de Cuba, de toutes les anciennes colonies espagnoles enfin, où l'anarchie règne en permanence, résultat de la dégradation, de l'ignorance brutale auxquelles une longue tutelle religieuse a réduit ces peuples, je ne citerai pas ces exemples qui se

présentent d'eux-mêmes à l'observation, mais je vais mettre en vue des pays de colons comme le nôtre, offrant avec le Canada des analogies saisissantes, et l'on jugera.

L'île Madère, colonie portugaise sur les côtes d'Afrique, fut découverte en 1419, il y a déjà quatre siècles et demi.

Au commencement du 17^e siècle, les couvents, se multipliant et s'enrichissant sans cesse, accaparèrent une grande partie des terres cultivées. Celles qui échappèrent à la main-morte furent grevées de droits nommés *vinculos*, que les mourans constituaient au profit des églises, à la condition qu'un certain nombre de messes seraient dites pour le salut de leur âme.

Ces *vinculos* non seulement enlevaient une partie du produit net, mais avaient pour effet de limiter toute location à quatre années, et de réduire ainsi les cultivateurs à un état très-voisin du servage.

La révolution de 1821 supprima tous les couvens, moins trois.

La population de Madère diminue, elle est aujourd'hui d'environ 75,000 âmes. C'est en vain que le gouvernement portugais y a déclaré l'instruction obligatoire depuis 1844. Sur 18,000 enfants en âge d'école, 2,320 seulement sont inscrits, et 700 environ les fréquentent régulièrement.

Presque tout le commerce y est aux mains des Anglais et des Américains.

Ici, un rapprochement se présente.

La population de l'Espagne a diminué de plusieurs millions depuis deux siècles, celle de la France diminue aujourd'hui, celle de l'Italie est stagnante, le Brésil, le Mexique, et le Pérou restent stationnaires.

Il semble que tous les pays de race latine, où le clergé a longtemps appesanti son joug, soient condamnés à une déchéance fatale et irrémédiable.

Le mal est si profond chez eux qu'il est impossible de l'atteindre à sa racine, et que tous les remèdes apportés par l'amélioration des institutions ne servent qu'à prolonger la douleur.

Nos campagnes, où la main du curé pèse sur chaque tête, se dépeuplent.

Dans tout le Canada, la seule ville de Montréal est en progrès; mais à qui le devons-nous? aux Anglais, qui en ont renouvelé la face depuis quinze ans, qui ont fait graviter le commerce et l'industrie vers la partie de la ville qu'ils ont prise pour eux, aux Anglais dont l'esprit libre, la personnalité indépendante, l'instinct de la force ont été comme les moteurs de toutes les entreprises et les leviers du succès.

Aussi, voyez leur quartier, puis abaissez vos yeux sur celui des Canadiens.

Ici, que trouvez-vous? la stérilité, l'abjection morale, l'inertie intellectuelle. Une bourgeoisie épaisse, ignorante, inaccessible à une idée quelconque, bornée au confort, renfermant la vie dans le ménage et la cuisine.

Une légion de commères, les plus sottes femmes qu'il y ait, de 35 à 50 ans, dont l'existence se passe à jouer aux cartes, entendre tous les sermons, courir à toutes les confréries, recueillir et répandre tous les cancans, prendre part à toutes les intrigues, mêler leur voix aux mille échos de la médisance et des plus stupides préjugés, porter partout où elles vont un esprit d'intraitable animosité contre les quelques hommes et les quelques institutions qui sauvent notre société d'une complète léthargie, se faire l'organe des calomnies et des malédictions qui pleuvent sur eux, se liguier contre les jeunes femmes ou les jeunes filles qui s'affranchissent de leurs mœurs surannées et de leurs imbéciles pratiques, milice zélée des jésuites qui répète leur sermons à toutes les oreilles, se tient à l'affût des plus petits faits des prêtres, des moindres paroles de l'évêque, pour les crier de porte en porte, bataillon de robes couvrant d'ombre la moitié de la ville.

Ces femmes s'épient entre elles par dessus le marché; jamais elles ne hasardent une pensée qui soit en dehors de leurs habitudes journalières, du cercle de leurs coteries, du rayon où s'étend la voix du prédicateur; toutes leurs paroles sont mesurées comme si comme si elles devaient aussitôt s'en faire elles-mêmes les délatrices, elles n'oseraient même pas avoir des gestes et une figure à elles, elles ont la figure les unes des autres.

Oh! soyez avec ces femmes muet comme la tombe, sourd comme une borne, n'ayez pas de regard, et ne pensez pas, car la pensée a son langage dans les traits.

Ces femmes ont fait leurs maris qui n'ont rien fait; par elles notre société est maintenue dans un honteux servage, dans une défiance continuelle, et une couardise sans bornes; elles l'ont momifiée avant qu'elle fût un cadavre, maintenant elle ne se sent vivre que par la peur, et non de ce qu'elle respire, car elle n'a pas d'air.

Mais continuons notre marche par le monde ; il y a bien des choses à voir sur notre petite planète qui est une des moins belles et des moins brillantes de l'espace, faite exprès pour l'homme.

Sur cette planète, il y a des colonies, qui représentent dans l'ordre politique ce que les nègres sont dans l'ordre social. La plupart d'entre elles ne restent colonies que tant qu'elles ne peuvent l'éviter ; elles savent que leur enfance n'est pas éternelle, elles attendent impatiemment le jour où elles pourront marcher sans appui, elles comprennent leurs destinées et cherchent à les atteindre ; quelques unes même essaient déjà leurs forces, comme Cuba ; d'autres grandissent comme l'Australie, à pas de géant, et voient venir le jour certain où elles franchiront sans violence la limite de la tutelle.

Mais d'autres ne voient rien, ne comprennent rien, et reculent elles-mêmes de plus en plus l'heure de l'affranchissement, pleines d'effroi et d'incertitude.

On comprend que je veux parler avant tout du Canada.



Un spectacle bizarre se présente ici.

Presque tous les journaux canadiens cherchent à éloigner de nous l'idée d'indépendance ou d'annexion, par horreur des États-Unis, tandis que l'Angleterre elle-même, la mère-patrie, déclare par la voix de Bright, qu'elle veut suivre pas-à-pas l'Union Américaine, et modifier ses institutions d'après son exemple, qu'elle la regarde aller dans la voie du progrès, tenter l'expérience, se réservant de la renouveler chez elle, et mettre son amour-propre national, sa gloire future à suivre, plus près que toutes les autres nations, les États-Unis qui montrent le chemin et donnent l'exemple à chacune d'elles.



Je signale en passant le Cap, colonie anglaise située à l'extrémité meridionale de l'Afrique.

C'est en 1795 que cette colonie, à peine peuplée alors, fut acquise à l'Angleterre. Elle compte aujourd'hui 350,000 âmes.

Une de ses villes, Worcester, fondée depuis quelques années à peine, compte, 5,000 âmes. Wellington, qui n'en a que 2,000, possède une banque. Dans toute la colonie, il y a une quinzaine de banques avec un capital de trente millions, qui ont principalement pour objet de favoriser les entreprises agricoles.

Le Cap fut peuplé en grande partie par les Huguenots.



En 1819, Sir Stamford Raffles, acquiert du Sultan de Johore, pour \$60,000, l'île de Singapore, à l'extrémité de l'Asie.

Cette île a huit lieues de longueur sur cinq de largeur : sa population est de 100,000 habitans, et le mouvement de son port, de 4,000 navires ; cela s'est fait en moins d'un quart de siècle.



Java, colonie hollandaise, tout près de Singapore, n'avait en 1808 que 3.730,000 habitans.

Elle en a aujourd'hui 14,000,000.

Cette colonie rapporte à la Hollande quinze millions de dollars annuellement.

Elle produit 100,000,000 de livres de café, et 200,000,000 livres de sucre.



Maintenant, transportons-nous à Manille, colonie espagnole dans l'Océanie.

Là, pas de journaux, pas d'institutions scientifiques, pas d'instruction.

Aucune industrie, l'herbe croît dans les rues, les maisons sont des masures. Pas de routes, pas de communications. Les impôts de suffisent pas à couvrir les frais.

Le temporel et le spirituel sont confiés à la direction de quatre ordres religieux, les Augustins, les Franciscains, les Dominicains, et les Augustins déchaussés.

Des officiers d'une frégate autrichienne qui allèrent visiter cette île en 1864, ne purent se faire comprendre de ces moines quand ils annoncèrent qu'ils venaient de l'Autriche ; on crut qu'il voulaient parler de l'Asturie.

Un des moines s'exprima ainsi devant le capitaine :

“ C'est à nous, Augustins, que les Philippines appartiennent. (Les Philippines forment un groupe d'îles dont Manille fait partie). Le gouverneur Don Pasquale peut jouer au roi tant qu'il veut, c'est nous qui sommes les vrais souverains. Je voudrais bien voir que la police osât seulement demander le nom d'une personne que notre ordre a prise sous sa protection.”



Je passe à l'Australie, colonie anglaise, colonie qui est à elle seule un continent.

Là, en moins de vingt années, la population s'est accrue dans la proportion de 1 à 6, et le commerce 7 à 20.

Sydney, dans la province de la Nouvelle-Galles du Sud, qui n'était qu'un baigne il y a quinze ans, renferme aujourd'hui 100,000 âmes.

Que dire du développement incroyable qu'a pris l'Australie en moins de temps qu'il ne nous en faut, à nous, pour constater tout le terrain que nous perdons ?

L'Australie est destinée à être un jour le contrepoids, dans l'est, de l'immense colosse américain, et à conserver ainsi l'équilibre du globe.

En 1796, une de ses provinces, la Nouvelle Galles du Sud, ne possédait que 57 chevaux, 227 bêtes à cornes, et 1,531 moutons.

En 1861, on y comptait 6,110,663 moutons, 2,408,586 bêtes à cornes, et 251,477 chevaux pour 360,000 habitans.

En 1865, le chiffre des moutons était de 11,000,000. Pour toute l'Australie, ce chiffre doit être de 30,000,000, c. a. d. 3 millions de plus que dans la France même.

Mais laissons là les moutons d'Australie, race supérieure aux Canadiens dont la laine ne sert qu'à faire des soutanes, quoiqu'ils soient tondu ras la peau.

* * *

Plus loin sur le Pacifique, presque à moitié chemin entre l'Amérique et l'Asie, est l'île de Taiti, placée sous la protection française.

Cette île est dans une rapide décadence. De 60 à 80 baleiniers qui visitaient autrefois son port de Papete, il n'y en a plus que 5 ou 6.

Taiti avait un gouvernement constitutionnel, on l'a aboli.

Les missionnaires protestans avaient établi des écoles et une imprimerie pour la population presque toute protestante; on a fermé les unes et supprimé l'autre pour laisser le champ libre à l'évêque catholique.

En revanche, on a inauguré un pré Catelan pour des bals publics.

La domination des prêtres est inséparable du ramollissement des caractères qui amène fatalement le relâchement des mœurs.

* * *

C'est ce que Napoléon III a bien compris.

Pour étayer son despotisme, il s'appuya sur le clergé, mit toutes les entraves possibles aux livres et à la presse, facilita la circulation d'un nombre infini de petites publications immondes et stupides, et ouvrit enfin la digue aux flots du dévergondage moral.

Aussi voit-on depuis quinze ans en France un redoublement effréné de prostitution qui a fini par se résumer en deux types, stigmates impérissables d'une époque, la cocotte et le petit crevé.

Les intelligences sont tellement comprimées, les caractères tellement déchus, les prêtres ont tellement repris l'empire dans les familles, que, de concert avec les femmes, ils dirigent aujourd'hui la société et la mènent droit à l'abâtardissement.

* * *

En Canada nous n'avons pas les *petits crevés* des boulevards et des boudoirs, mais nous avons les petits crevés de l'Union Catholique, de l'Institut Canadien-Français, les crevés du parlement local, et les creve-faim de toutes les classes.

Ceux-ci sont naturellement tristes, mais les crevés du parlement local sont d'humeur joyeuse. Ils aiment à faire des farces, ne sachant comment faire des lois.

Figurez-vous qu'en ce moment ils parlent d'attirer chez nous une immigration étrangère.

Ce serait là une drôlerie sans égale, si elle ne nous faisait pas songer aux 500,000 canadiens qui ont dû fuir leur patrie et aux 1,200,000 qui restent parcequ'ils ne peuvent pas la fuir.

Vouloir attirer des immigrants dans un pays que ses enfans eux-mêmes désertent à qui mieux mieux, c'est le sublime de l'impertinence.

* * *

Allons, mes amis, jouez au colin-maillard, faites des parties de dames, parcourez les buvettes de la capitale, et retournez fumer la pipe avec les *habitans*, mais ne vous mêlez pas de législater.

Qu'y entendez-vous? Quelles connaissances apportez-vous en histoire, en économie politique, et en droit, qui vous permettent de faire des lois qui ne soient pas des casse-cous?

Il y a des choses qui vous crèvent les yeux, des abus, un état social effrayant auxquels vous êtes tenus de porter remède, et vous ne les voyez même point.

Le clergé vous a fait élire, je le sais; c'est pour cela que je vous supplie de donner immédiatement votre démission.

Le clergé fait pour ses créatures ce qu'il a fait pour notre éducation.

A force de sacrifices pour nous instruire, il a réussi à nous rendre merveilleusement ignorants.

* * *

Cependant il est des exceptions.

Je citerai par exemple Mr. Desaulniers, député de St. Maurice. Mr. Désaulniers est l'homme qu'il faut au Canada.

Il a dit dans une des dernières séances " que ses électeurs lui avaient conféré un seul mandat, ce dont il les remerciait beaucoup, et que s'ils lui en eussent donné deux, il les remercierait d'avantage encore."

Voilà un homme qui a de la logique, et qui s'exprime comme il pense!

En récompense de cette noble franchise, pourquoi ses électeurs ne lui confient-ils pas un troisième mandat pour qu'il les remercie triplement?

Des mandats, on n'en saurait trop avoir : mais des mandataires, ah ! voilà la difficulté.

•••

“ Deux négations valent une affirmation, ” c'est la grammaire qui l'enseigne.

Je crois aussi juste de dire que deux affirmations valent une négation.

En effet, il suffit à un député d'avoir un double mandat pour être comme s'il n'en avait pas du tout.

C'est grâce à son double mandat que Mr. Langevin se promène sur le Grand Tronc pendant les sessions fédérales et locales.

C'est aussi, à cause de ce double mandat, que Mr. Cartier a établi sa résidence en Angleterre, d'où il ne reviendra plus, paraît-il, pas même à Paques, ni à la Trinité.

Mr. Chapais, qui n'est pas un aussi grand voyageur, mais qui a le double mandat, a compris que son devoir l'appelait chez lui pendant que le parlement siégeait.

Si deux mandats se détruisent, il en faut un troisième.

Espérons qu'on introduira cette réforme dans la municipalité du Bas-Canada.

•••

Il me sera permis de rappeler en passant que Mr. Bessette, député archi-local, est opposé au double mandat en principe, mais qu'il est également opposé à toute discussion à ce sujet.

Je vois clair dans cette pensée.

Mr. Bessette est convaincu qu'aucune lumière ne peut jaillir d'une discussion faite dans le parlement de Québec.

Il partage du reste cette conviction avec le ministère qui n'en a pas d'autres.

•••

Les Françaises sont des pêches, les Italiennes des truffes, les Espagnoles du piment, les Américaines des amandes, les Allemandes de la crème, les Belges de la mie de pain un peu lourde, et les Canadiennes de la croûte.

•••

On sait que Soulouque, le roi nègre couronné à Haïti sous le nom de Faustin 1^{er}, singeait Napoléon 1^{er}. Un jour ce despote (je parle de Soulouque), voulant se donner, à je ne sais plus quel combat, des allures de farouche héros, interpelle en ces termes un ancien marchand de goyaves devenu officier de son armée.

— Colonel, emparez-vous de ce poste périlleux, faites-vous y tuer avec tous vos hommes, et revenez prendre de nouveaux ordres. La victoire est à ce prix.

•••

C O R R E S P O N D A N C E.

Baie St. Paul, 24 février 1869.

Monsieur,

Depuis un certain temps, en ma qualité d'ami de votre Lanterne, j'avais l'intention de vous faire part de quelques petits faits qui se sont passés au Saguenay et à la baie St Paul je n'osais à cause de mon inexpérience littéraire ; mais ce n'est qu'en entendant dire que vous revisiez et corrigiez les communications qui vous étaient faites que j'ai pu me décider à vous écrire, je tâcherai seulement de me faire comprendre. Voici les faits :—

Le premier s'est passé à Chicoutimi. C'était dans une élection chaudement disputée entre l'actuellement Honorable D. E. Price, et John Kane, notaire, le premier protestant Anglais, le second Irlandais catholique, tous deux conservateurs et d'égale capacité et éducation. Pendant quatre ou cinq semaines, le curé travailla de toutes ses forces en chaire et privément contre D. E. Price, lorsque tout à coup le voilà complètement tourné. Autant il avait parlé contre ce dernier, autant il parla en sa faveur.

On se demande la cause de ce changement subit, on s'informe, on apprend d'un serviteur du curé que M. Price était allé lui faire visite, et lui avait fait présent d'un cheval tout attelé que le curé avait admiré et qui en effet était magnifique.

L'autre m'a été raconté à Hébertville et est plus récent. Il s'est passé le jour de Noël, messe de minuit. M. le curé de St. Jérôme avait organisé un corps de musique pour fêter avec plus de bruit la naissance du sauveur, et comme dans ces régions reculées, les instrumens choisis sont rares, il fut obligé de se contenter d'une vingtaine de violons, et de quelques flûtes. Les musiciens s'exercèrent pendant cinq à six semaines, lorsqu'enfin la messe de minuit arrivée ils s'en vont chacun prendre leurs places. Le curé les arrête l'un après l'autre et leur demande si leurs violons avaient déjà fait danser ; sur réponse affirmative de chacun d'eux, ils les renvoie, leur disant qu'il ne voulait point que des violons qui avaient porté scandale servissent dans un lieu saint. (Il renvoya les violons et garda les musiciens à l'Église.)

L'automne dernier, à la Baie St. Paul, le curé qui guette tous les Dimanches et la moitié de la semaine, achetait l'avoine pour un M. Belleau de Québec, à raison de 6 sous de commission par minot. Un Marchand du même lieu qui avait un contrat à remplir, l'achetait aussi—cela entraîna une certaine concurrence.—Le curé d'une paroisse voisine en apprenant cela, annonce à ses ouailles (sans ménagement pour le marchand) cette concurrence qu'il qualifie d'ignominieuse—faite par un marchand à un membre du clergé, et ajoute qu'il espère bien que les habitants de St. Urbain préféreront vendre leur avoine au pauvre prêtre, (qui retire 3.000 minots d'avoine.) plutôt qu'au marchand, car. ajoute-

t-il, en encourageant un ministre du seigneur, ils pourront être persuadés que Dieu le leur rendra soit à eux soit à leurs enfants en bénédictions.

Le même individu racontait dans le même sermon qu'un homme, des environs de Montréal, qui avait l'habitude de travailler quelque fois le dimanche, malgré la défense expresse et personnelle faite par son curé, s'étant rendu un jour de fête dans son champ avec ses animaux pour labourer, au premier sillon creusé l'homme et les bêtes furent frappés d'immobilité, sans qu'aucune puissance humaine put les faire remuer; j'en ne me rappelle point s'ils ont hiverné sous la neige.

Si ces récits peuvent vous servir, profitez-en, ils sont vrais—et croyez-moi bien sincèrement ami votre cause.”

* *

* *

DES ODEURS SPIRITUELLES.

Il est une expression,—je ne sais si elle est encore en usage à la cour de Rome, mais elle l'était à coup sûr du temps de Louis XIV, et on la trouve dans Saint-Simon.—On disait et on dit encore un cardinal *in pectore*, c'est-à-dire dans la poitrine, dans le cœur, dans la pensée du pape. On lit dans Saint-Simon, plusieurs fois: “Le saint-père fit savoir au roi que, pour lui être agréable, il ne tarderait pas à expectorer tel ou tel évêque recommandé par la cour pour le chapeau rouge.” Ce mot ne se dit dans le langage mondain qu'en pharmacie.

Il est une autre forme métaphorique dont on a abusé au point de lui donner un corps et d'en faire une réalité, c'est l'odeur de sainteté; cela, pendant longtemps, je le répète, n'a été qu'une formule métaphorique; ainsi on dit à chaque instant dans les affaires de canonisation “l'odeur des vertus.”

Dans la vie de saint François-de-Paule on lit que ses disciples, les minimes, sont, “la bonne odeur de J.-C.” (à propos des minimes, Mme. de Sévigné raconte ceci: les minimes de Provence ont dédié une thèse au roi (Louis XIV), où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière qu'on voit clairement que Dieu n'est que la copie.)

Je ne discuterai pas le goût de cette métaphore, mais je constate seulement que c'était une métaphore à laquelle on a voulu donner un sens physique: mourir en odeur de sainteté voulait dire—mourir avec une réputation de sainteté, comme “l'odeur des vertus” veut dire la renommée des vertus qui s'étend au loin comme un parfum. A la convention nationale, un orateur, en annonçant la mort de Mirabeau, dit: Mirabeau est mort hier “en odeur de patriotisme.”

L'amour du merveilleux a changé cela, et on veut aujourd'hui que les saints exhalent après leur mort une odeur particulière extrêmement suave, que l'on ne définit pas autrement.

Cette odeur de sainteté,—devenue non plus une figure mais une réalité physique,—est empruntée à l'antiquité et au paganisme.

Plutarque parle de l'odeur délicieuse qui s'exhalait du corps d'Isis,—odeur qu'elle communique aux femmes de la reine de Byblos en touchant leurs cheveux.

On sait que les courtisans d'Alexandre lui avaient fait croire que sa sueur sentait la violette;—celle de Mahomet, disent les musulmans, exhalait une suave odeur de rose.

Les derniers miracles essayés de ce temps-ci n'ayant pas réussi, il serait bon d'en finir avec ce merveilleux. Les soutiens de l'Eglise aujourd'hui sont beaucoup moins guidés par la foi que par le désir de prendre leur part de son reste de puissance. Tout est spéculation, et je ne m'étonnerais que médiocrement de lire un de ces jours à la 4e page de certains journaux :

Parfumerie catholique.

Sérieusement, la vie de ces saints est-elle un bon exemple? A l'exception de saint Vincent de Paul, et peut-être d'un ou deux autres, quels sont ceux dont la mémoire se recommande par un véritable service rendu à l'humanité ou à la société? Quels sont ceux qui ont montré dans leurs inutiles et puériles austérités un autre sentiment qu'un froid égoïsme sacrifiant devoirs et famille à la crainte des supplices de l'enfer et à l'espérance d'une félicité éternelle pour eux-mêmes dont ils rêvaient d'étranges détails.

Sérieusement, un homme qui fend du bois pour nourrir sa famille, ou bêche la terre pour faire croître un brin d'herbe, une femme qui fait la soupe pour son mari et ses enfants et leur tricote des bas, sont plus agréables et plus obéissants à Dieu, et d'un meilleur exemple pour les hommes, que ces fainéants, ces hallucinés, et ces hystériques, que l'on propose et parfois que l'on impose à la vénération.

Ne fera-t-on pas quelque jour un almanach où chaque jour on lira le nom d'un de ceux qui ont été les bienfaiteurs et si souvent les martyrs de l'humanité?

* *

AUTRES APERÇUS SUR L'HISTOIRE PRIMITIVE DU CANADA.

“ Les esprits les plus positifs, Coligny, Henri IV, Colbert, avaient cru que le français (et surtout celui du Midi) était très propre aux colonies, qu'un petit nombre de français aurait créé un grand empire colonial. Comment? en se greffant par mariages sur le peuple indigène, le pénétrant de l'esprit européen. Véritable colonisation qui eût sauvé et transformé la race de l'Amérique, que le mépris sauvage des Anglais a exterminée. Ils ont fait une Europe, c'est vrai, mais supprimé l'Amérique elle-même, anéanti le *genius loci*.

“ Les jésuites, rois du Canada, maîtres absolus des gouverneurs, avaient là de grands biens, une vie large, épicurienne. Ce très

agréable séjour était commode. Ils n'aimaient pas qu'on vit de près les établissemens lointains qu'ils avaient au coeur du pays, qu'on vint se mettre entre eux et les troupeaux humains dont ils disposaient à leur gré. Colbert se plaint à l'intendant de ce qu'ils éloignent les sauvages de se mêler aux français par mariage ou autrement. Si ce monde fût resté fermé, ils auraient fait là à leur aise ce qu'ils ont fait au Paraguay, une société singulière où les sauvages, devenus écoliers, auraient été la matière gouvernable la plus agréable du monde (comme leurs imbéciles du Sud dont parle M. de Humboldt). Seulement, ces moutons n'auraient pu se garder des loups, lutter avec les fières tribus restées sauvages. Une terrible expérience fut celle du vaillant peuple des Hurons, qui à peine endoctrinés, tombèrent dans une énervation telle que les Iroquois l'anéantirent.

“ Rien n'était plus suspect aux jésuites que nos rôdeurs qu'on appelait les *coureurs de bois*. Tous les récits de ces Pères sur l'horreur du monde sauvage, sur sa férocité, sur les hommes mangés ou brûlés, n'effrayaient guère ces vagabonds, chasseurs, marchands etc. Ils s'étaient faits bons amis des Indiens. On les trouvait partout. Les Jésuites s'appuyèrent des Compagnies de Colbert, et obtinrent des ordonnances terribles contre les *coureurs*, à ce point qu'il fut défendu sous peine de galère d'aller à la chasse à une lieue! (*Ord. du Canada*. Ed. R. Short Milnes, p. 33.)

“ Ce système de précautions fut terriblement dérangé quand un hardi voyageur, le Normand Cavelier, sans s'arrêter à leurs fables sur les dangers de l'intérieur, descendit le Mississippi, découvrit en une fois huit cents lieues de pays, du Canada à la Louisiane. C'était un enfant de Rouen, en qui avait passé l'âme des grands découvreurs de Dieppe, des vœux Normands, précurseurs de Colomb et de Gama. Génie fort et complet, de calcul et de ruse, de patience, d'intrépidité. Il avait pris les deux bap-têmes, sans lesquels on ne pouvait rien. Il se fit noble, devint Cavelier de la Salle. Il étudia sous les jésuites, et les étudia sur tout ce qu'ils savaient. Il en tira de beaux certificats, passa en Amérique, et là vit du premier regard qu'il n'y avait rien à faire avec eux, qu'ils empêcheraient tout. Il s'appuya des récollets et du gouverneur Frontenac, qui (chose rare), n'était pas jésuite. Tout jeune encore, il alla à Versailles, exposa à Colbert son plan hardi et simple de descendre le grand fleuve, de percer l'Amérique en longueur. Les jésuites soutenaient qu'il était fou. Puis, la chose réalisée, ils soutinrent qu'ils savaient tout cela, qu'il les avait volés.

“ Je laisse à M. Margry, qui en a réuni les pièces, l'honneur de reconstruire la superbe épopée de cette vie extraordinaire. Elle a les vraies conditions épiques : l'enfantement d'une idée héroïque, invariablement suivie ; l'exécution hardie, habile, la catastrophe naturelle, le héros victime, et mourant de la main des siens. Il

est intéressant d'y suivre le complot meurtrier, qui, tramé à Québec, à St. Louis, partout, n'existait pas moins sur la flotte que l'on donna à Cavelier pour découvrir par mer l'embouchure du Mississippi. Le commandant Beaujeu avait en sa femme un jésuite qui surveilla la trahison. Cavelier, débarqué par lui, avec des canons (sans poudre ni boulets), avec quelques colons affamés et découragés, fut tué, comme un chien, dans un bois.

“ Ces colons misérables auraient péri cent fois dans leur voyage immense pour retourner au Canada, sans la compassion des sauvages. On vit là la douceur, la sensibilité charmante de ces tribus tant calomniées. Ils pleuraient en voyant la misère de nos fugitifs, souvent les adoptaient et leur donnaient leurs filles. Ces hommes imberbes, et beaux comme des femmes, qui semblent toujours jeunes (Voir Remi, 1860), en réalité étaient des enfans, tendres et bons, parfois colères, comme la femme sensible et nerveuse l'est par moments. Les représailles de guerre entre tribus étaient cruelles. Pourtent le plus souvent les prisonniers livrés aux veuves étaient adoptés par elles, remplaçant le mort qu'on pleurait. Ils n'étaient nullement destructeurs comme l'a été l'Europe. Ils conservaient, sauvaient les races, même d'animaux. Forcés de tuer des castors, dans un pays très-froid où les fourrures sont nécessaires, ils n'en faisaient pas le massacre indistinct que l'on a fait depuis. C'était chez eux un crime de détruire tout un village de castors. On devait au moins y laisser six mâles et douze femelles. Ils étaient convaincus que les castors délibéraient entre eux, et disaient: “ Ils ont trop d'esprit pour n'avoir pas l'âme immortelle.” De là une généreuse fraternité avec ces nobles animaux, qui bien traités, apprivoisés, devenaient des serviteurs utiles.

“ Cavelier put périr, mais la vérité ne périt pas. Les récits informes, incomplets, qu'on eut de l'expédition (Tonti, Joutel, Hennequin etc), laissèrent échapper la lumière. Elle éclata toute entière dans le livre de Lahontan.

ATTENTION!

LA LANTERNE CANADIENNE,

Par A. BUIES,

Journal humoristique, hebdomadaire, l'ennemi instinctif des sottises, des ridicules, des vices, et des défauts des hommes.

Les abonnements ne se prennent pas pour plus de six mois, payables d'avance.

Pour six mois \$1.00
Pour trois mois 0.50
Pour un mois 0.20

Toute communication devra être adressée directement au rédacteur-proprétaire, A. Buies, Montréal.



LE
RESTAURATEUR
Américain
DES
CHEVEUX

Est le meilleur au monde.

Il ramène les cheveux gris à leur couleur primitive, fait disparaître la crasse et toutes les irritations désagréables de la peau.

Il empêche la chute des cheveux, les fait croître, écarte du périérâne tous les dépôts d'humens, et conserve la peau et la chevelure dans une bonne hygiène. J. PALMER,

Coiffeur, Perruquier et Parfumeur, Bains chauds et froids, 357 Rue Notre-Dame.

T. F. STONEHAM,

*Fabricant de Stores Transparents
et Jalousies Rustiques de toutes
les dimensions.*

NO. 295, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

Câdres en or, argent, cristal, et coloriés, paysages, fleurs, et ornements gothiques.

Mr. Stoneham exécute rapidement les commandes qu'il reçoit pour magasins, bureaux, demeures privées, églises.

Les meilleurs artistes allemands, français, et italiens sont employés chez lui.

J'ai visité l'établissement de M. Stoneham, et je crois ne pouvoir trop le recommander à défaut de vitreaux peints pour leurs églises; on y trouvera des rideaux transparents qui en tiennent lieu.

M. Stoneham a introduit lui-même cet art en Canada, il y a quelques années, et déjà il en a répandu les produits dans tout le pays, et partout ils ont été également appréciés. 10 nov

ARGENT A PRETER

Par somme de \$50 et au-dessus, sur Hypothèques, Loyers, etc.

S'adresser, au No. 341

Rue Notre-Dame.

ATELIER DE PHOTOGRAPHIE
DE BALTZLY,

372 RUE NOTRE DAME.

MONTREAL.

Jusqu'à nouvel ordre.

1 doz. de cartes de photographie, prises debout ou assis, \$1.00.

1 doz. de cartes de photographie, vignette de fantaisie, 40cts.

Le premier essai n'étant pas satisfaisant, on donne un second essai sans autre charge. Le temps sombre est presque aussi bon que le temps clair.

On expédie les cartes de photographie par la malle à nos frais. On donne une attention particulière à la copie des vieilles images.

TOUX ! TOUX !! TOUX !!!

Baume de Marube de Goulden, remède infailible contre la Toux, les Rhumes, la Coqueluche, etc.

Préparé seulement par

J. GOULDEN,

Pharmacien,

177 et 179, Grande Rue St. Laurent.